



Consiglio regionale del Veneto

Questo libro proviene dalle raccolte della Biblioteca del Consiglio regionale del Veneto. Il suo utilizzo non commerciale è libero e gratuito in base alle norme sul diritto d'autore vigenti in Italia.

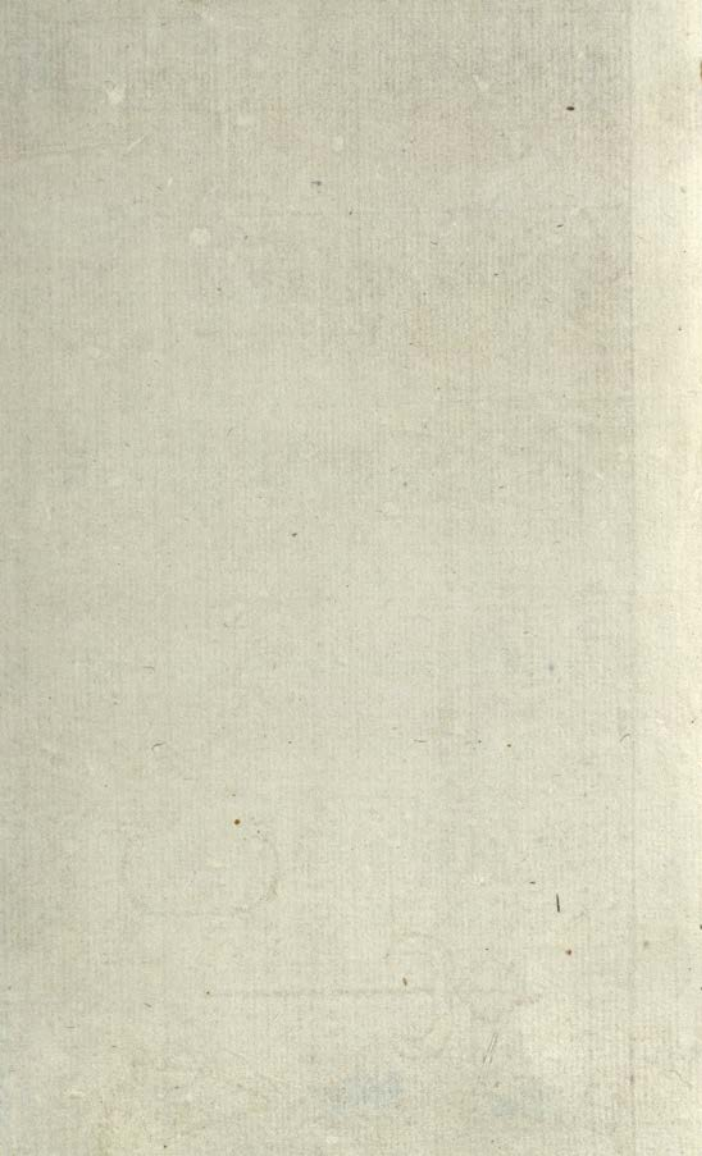
Per ottenerne una versione ad alta definizione a fini editoriali, rivolgersi al seguente indirizzo:

biblioteca@consiglioveneto.it

CONSIGLIO REGIONALE
DEL VENETO
Biblioteca

F.S.
552

1296



DE L'EMPIRE
DE
L'HOMME SUR LUI-MÊME
DISCOURS

LÙ DANS
LA SEANCE PUBLIQUE
DE L'ACADEMIE

le 28. Janvier 1768.

par M. le Professeur Toussaint.



à BERLIN
CHEZ HAUDE ET SPENER,
1768.



no inv. 11.640




AVERTISSEMENT.

Je n'ai pas coutume de faire imprimer les morceaux que je lis à l'Académie. Je livre celui-ci à la presse sans aucun dessein de faire étalage de mes petites productions, mais pour me prêter au desir de quelques personnes de considération qui m'en ont requis; non pas sans doute que ce Discours valût mieux qu'un autre, mais parce qu'il roule sur un point de morale fort important. On pourroit faire sur ce sujet un très-gros livre: mais moi je n'avois pour tâche que de faire un mémoire d'une heure de lecture au plus; Et tel qu'il est, je souhaite qu'on ne le trouve pas encore trop long.





DE
L'EMPIRE DE L'HOMME
SUR LUI-MEME.

 On met quelquefois en question le quel prévaut dans l'homme, de ses penchans naturels, ou de ses habitudes acquises : & ordinairement on se décide à donner la prépondérance aux premiers. Car, dit-on, comment imaginer que les impressions de la puissance créatrice puissent être effacées par des leçons, des conseils, des exemples? donne-t-on au chêne la souplesse du roseau, ou au tigre la douceur de l'agneau?

Mais comme on ne peut pas argumenter conséquemment du physique au moral, ni
con-

convertir des figures de Rhétorique en argumens, laissons à de frivoles sophistes, ces comparaisons spécieuses pour ce qu'elles valent; & parlons principes & expériences.

A l'instant même que la nature a logé une ame dans un germe, elle y imprime son sceau; c'est-à-dire, qu'elle y grave les sentimens propres à l'homme. C'est-là la première impression qu'elle donne à la toile; & c'est sur ce fond uniforme que par la suite elle répand des variétés.

Elle a pour cet effet dans une tonne profonde un amas immense d'ingrédiens divers, qui lui servent de matériaux pour composer les substances humaines. Ces ingrédiens sont les passions, les caractères & les goûts, qui assignent à chaque homme sa personnalité individuelle. Elle les distribue différemment dans les différens sujets; elle observe même de verser dans chaque individu un mélange de qualités opposées: elle y met du fort & du foible, du bon & du mauvais, de quoi faire naître dans la suite des vices ou des vertus. Voilà pourquoi les vues, les sentimens, les idées, les principes & les mœurs diffèrent autant d'un homme à l'autre, que les physionomies qui servent à les distinguer chacun respectivement; & c'est aussi ce qui

fait que dans le même homme, il y a souvent des combats, des contrariétés, des inconsequences.

Voilà donc deux classes différentes de penchans : ceux qui appartiennent à l'humanité en général ; & ceux qui en caractérisent les individus : c'est aux uns & aux autres que je vais opposer la force des habitudes acquises.

S'il y a de ces penchans qu'on ne croye pas pouvoir remplacer par d'autres, ce sont sans doute les premiers, connus sous le nom d'instinct, qui semblent être indissolublement inhérens au cœur de l'homme, qui ont pour objet la conservation de son existence, son bien-être & sa propagation. Mais ce sont précisément ceux-là que la seconde nature qui naît en nous de l'habitude, altere & modifie le plus aisément ; ils ne tiennent pas contre des principes profondément inculqués par un plan suivi d'éducation, soit bonne ou mauvaise. C'est un sauvageon sur lequel on greffe telle branche & tel fruit que l'on veut. L'instinct est toujours prêt à prendre les impressions que lui donne la main qui le cultive ; car l'instinct de l'homme n'est pas si tenace que celui des brutes.

On croiroit que la raison, qui assure à l'homme une grande supériorité sur les animaux

maux, devoit le guider, fans broncher, dans le sentier de la sagesse : elle n'en fait un être éclairé qu'eu égard aux inventions & à l'industrie : mais par rapport à la conduite, elle le laisse errer dans l'ombre des divers systêmes de morale, & dans le tumulte confus des passions.

Le malheur de la raison est d'avoir procuré le raisonnement, enfant ingrat qui se souleve contre sa mère, lui trouble les idées par des sophismes, & la rend éternellement flottante & incertaine. L'instinct des brutes ne va pas si loin que la raison : mais il va directement à son but. Celui de l'homme est le jouet des circonstances : il est variable comme les vents : mais il cede surtout aux efforts réitérés des habitudes qui le contraignent.

Les penchans du second ordre, connus sous le nom de passions, n'étant que des nuances ou des modifications de l'instinct, placées, pour ainsi dire, à la surface de l'ame, pour différencier les hommes quant à la partie spirituelle, ainsi que les traits du visage qui les différencient à l'extérieur n'ont leurs sièges qu'à la superficie des muscles, tandis que les masses principales sont les mêmes dans toute l'espece : on pourroit croire qu'ils sont

plus faciles à déraciner que l'instinct : on se tromperoit. Ce qui fait leur force, c'est qu'outre qu'ils sont infus comme l'instinct dont ils émanent, ils sont de plus affermis par l'habitude : au lieu que souvent l'instinct est étouffé dès sa naissance, dans les enfans par la foule d'erreurs & de préjugés dont on entoure leur berceau.

Ce n'est pas même sans peine qu'on remplace par de nouvelles habitudes les simples habitudes acquises : non pas que celles-ci tiennent à l'ame par des racines aussi fortes que les passions, mais parce qu'enfin elles y tiennent jusques à un certain point : si elles ne sont pas enracinées, elles sont au moins adhérentes. Les secondes habitudes sont des édifices nouveaux qu'il faut élever sur un terrain déjà chargé d'un bâtiment : il faut avant d'en poser les fondations, commencer par démolir, & emporter les décombres. C'est une peine qu'on n'auroit pas eue si l'on eût bâti sur un terrain vierge : mais enfin si on la prend, on sera sûr de réussir.

Je vais donc, avant de passer aux penchans innés, par où j'entends les passions & l'instinct, préluder par quelques mots sur les penchans acquis.

Premiere Partie.

IL est, je crois, fort nécessaire de bien distinguer & de l'instinct & des passions, qui sont l'ouvrage de la nature, certains sentimens factices qui sont les fruits de l'éducation, de l'exemple, des mœurs nationales, du climat, ou de telle autre cause accidentelle: premierement, afin que la Nature ne reste point chargée d'un million de travers qu'on lui impute très-mal à propos; & en même temps pour persuader d'autant mieux, que ces travers peuvent être aisément corrigés; car puisqu'ils sont acquis, il est possible de s'en défaire en en acquérant de contraires. Il ne faut pour cela que recevoir des impressions opposées à celles qui les ont fait naître, être excité par d'autres exemples, aller vivre chez un autre peuple, ou sous un autre ciel; ou quelquefois même, sans changer de climat, fréquenter d'autres sociétés, & se nourrir d'autres principes.

Il me vient à ce sujet une réflexion que je ne veux pas perdre; parce que si elle m'écarte pour un instant de mon sujet, elle m'y ramènera d'elle-même: c'est que quand on s'est bien assuré de l'influence de ce qui entoure l'homme sur ses sentimens & sur ses mœurs, il me semble qu'on en doit être bien plus in-

dulgent pour ces défauts qui paroissent affectés à certains états ; on ne les doit plus regarder alors comme des défauts personnels ; c'est l'esprit du corps , c'est l'uniforme de la troupe. On fait que chacun de ces hommes-là , s'il vient à être déplacé, abdiquera, pour ainsi dire, avec l'habit, en sortant du corps, cet esprit particulier qu'il avoit pris en y entrant. On ne sauroit croire combien de choses, même dans l'ordre moral, sont dues aux circonstances, ou à la position actuelle d'un homme.

Dicéarque a servi quinze ans avec le grade de Colonel : c'étoit une grande figure, bien faite, gracieuse, agile, & bien plantée sur ses piés ; portant la tête haute, le nez au vent ; l'air avantageux, le regard fier, la démarche altière, l'humeur pointilleuse, & le geste un peu brusque ; aimant le jeu, la bonne chère, & les plaisirs de toute espece, où il se signaloit par sa belle humeur ; grand détracteur des sciences & de la littérature, ne lisant que des brochures un peu graveleuses, & abhorrant tout livre instructif. Combien il y avoit loin de Dicéarque à un magistrat ! La mort de son frere aîné, President d'une cour souveraine, a raccourci cette distance ; il semble qu'un coup de baguette l'ait métamorphosé en un instant. Sa taille leste & dégagée est enveloppée

pée dans vingt-cinq aunes d'étamine noire ; au lieu de hausse-col, il porte au cou un long rabat ; un ample tissu de cheveux d'emprunt substitué à ceux dont la nature l'avoit orné avec complaisance, lui a composé une physionomie grave & sévère. N'en attendez plus de traits badins, de propos gais, d'expressions galantes. Son regard est devenu imposant, son front se sillonne de rides étudiées ; sa bouche est vouée au silence, il n'en sortira plus que des arrêts. Cet extérieur lugubre opere sur son ame même : il va penser, sentir & raisonner tout autrement qu'il ne faisoit ; blâmer les amusemens, la dissipation, les longs repas, & surtout cette petulance de la jeune Noblesse, qui met si souvent, & pour si peu, un brave aux prises avec un autre ; il ne comprend plus comme deux hommes prennent un rendez-vous pour s'aller battre.

On voit par ce contraste, que ce qui pouvoit choquer dans Dicéarque colonel, tenoit à son titre, & qu'il a au moins changé de travers en changeant d'état.

Ces Cénobites retirés du monde, qu'ils ont quitté, souvent par humeur, & qu'ils regrettent par inconstance, se vengent de s'en être séparés, en le haïssant : ils se font un
mérite

mérite de ne plus tenir à rien ; ils se croient d'autant plus parfaits qu'ils ont abjuré plus complètement les tendres sentimens qu'inspirent les liaisons du sang. Rompez leurs liens, rendez-les au monde : ils laisseront au fond du cloître ces maximes dénaturées qu'ils y avoient puisées , & redeviendront capables d'être des époux tendres, des peres sensibles. La nature qui n'étoit que comprimée par une contrainte passagere, reprendra ses droits.

Cette sage nature avoit inspiré à la belle moitié du monde, la pudeur, la réserve, la retraite & la discrétion : c'étoit des roses qui ne devoient éclore que pour des époux ; on ne devoit connoître que par soupçon leur beauté, leur esprit, leurs graces & leurs agrémens. Ce voile étendu sur leurs charmes tournoit à leur avantage : l'imagination de leurs soupirans, irritée par l'obstacle, leur suppléoit plus de perfections qu'elles n'en cachotent. Et cependant après la possession les époux ne se plaignoient pas qu'elles les eussent trompés : elles rachetoient par leur complaisance, leur docilité, leurs prevenances, ce qui manquoit à l'original, des traits que la passion avoit embellis dans le tableau.

A present les femmes, dès leur enfance, sont en spectacle à l'univers : elles semblent

men-

mendier les hommages & les caresses; elles étalent tous leurs avantages; & sans y penser, tous leurs défauts; on a la mesure juste de leur prétendu mérite, on les fait par cœur sans avoir eu la peine de les deviner. On les épouse sans estime, faute de mieux. Les seuls traits décident la préférence qu'on donne à quelques-unes: mais ces traits n'ont excité que des desirs sensuels, qu'une possession de quelques jours éteint. De-là un fond de froideur qui glace les mariages; de-là les inconstances, les infidélités qui les deshonnorent; de-là la rareté des enfans qui en devoient être les fruits; de-là l'abandon trop commun de ces êtres infortunés, qui sont sortis du néant en dépit du dégoût des pères. Leur existence devoit faire les délices des auteurs de leurs jours: ils ne sont regardés que comme un fardeau.

Eh bien, ce sexe aimable, créé tout exprès pour verser sur nous toutes les douceurs, toute la consolation dont notre sort est susceptible, ne doit ses torts qu'à l'éducation; tranchons le mot, il ne les doit qu'à nous. Fait pour plaire, empressé à plaire, il se captivera toujours pour y parvenir, & aura des vertus si nous aimons à lui en trouver. La coquetterie est un art que la nature ignoroit.

Il y a mille autres vices dans le monde moral qui sont factices: on n'imagine pas combien il y en a peu qu'on puisse mettre sur le compte de la nature. Or tous ces vices qui sont acquis, on conçoit bien qu'ils sont réformables.

Si l'inattention d'un homme sur lui-même, si l'exemple ou les insinuations réitérées des cœurs corrompus ou des cerveaux gâtés, qui minent insensiblement ses principes, peuvent bien lui faire contracter des habitudes vicieuses: pourquoi l'attention du même homme à veiller sur lui-même, pourquoi la société de gens de bien qui l'entoureront, ne pourront-elles pas lui en faire acquérir de vertueuses? Seroit-ce par une pente décidée au mal, qu'on supposeroit dans l'homme? Elle n'y est pas: la source de tous ses égaremens n'est point dans la perversité de ses principes; il connoît la droiture, & l'aime: elle est dans son ardeur aveugle pour le bonheur, qu'il croit trouver à chaque instant dans tous les objets qui l'environnent. Faites lui bien connoître qu'il n'y en a pas à attendre dans cette vie: cette manie du bonheur actuel qui le séduit à chaque instant, le laissera, je ne dis pas, dans un équilibre parfait entre le bien & le mal moral, mais l'inclinera vers le bien.

Je fais que s'il y a déjà en lui une habitude au mal forte & invétérée, il y aura plus à faire pour le remettre au point d'incliner davantage au bien: mais enfin éclairer-le sur les caractères du vrai bonheur: comme son ame a naturellement le goût de la vertu, il ne fera en y revenant, que reprendre ses sentimens innés. Sans doute que pour refondre la nature il en couteroit des efforts violens: mais ce n'est presque jamais la nature qu'il faut refondre, on s'en étoit écarté, il ne faut que s'en rapprocher. On éloigne les hommes de la pratique du bien en la leur proposant comme une entreprise presque au dessus des forces humaines.

L'homme dans sa première enfance, est, du moins pour notre espèce, le plus agréable de tous les êtres: j'en appelle aux yeux vraiment paternels, dont les regards saisisseient avec transport, les beautés naïves de cet âge. Ses chairs sont gracieusement arrondies, ses membres proportionnés; ses attitudes naturelles, ses gestes élégans, son maintien aisé; son œuil riant, ses mouvemens pleins de graces, il en est patri: mais les bandes dont on l'entoure, les étuis baleinés dont on le meurtrit, les ligatures dont

dont on le ferre, viennent à bout d'en faire un être contraint, sans aisance, sans agrément. La négligence, quelquefois même les soins mal-entendus de ceux qui l'ont gouverné ont pu ajouter encore à sa détérioration. L'ennui, les contrariétés, trop d'application, le disloquent & le décontenancent.

Devenu adulte, lorsque le moment de son entrée dans la société approche, que de peines il faudra prendre pour réparer tout le mal qu'on a fait à cette tendre victime! Les maîtres de danse, d'escrime, d'équitation, y concourront de tout leur pouvoir, & ne pourront qu'à peine le ramener après plusieurs années de travail, au point où la nature l'avoit mis en le déposant sur la terre: mais pourtant ils l'y ramèneront.

La même chose arrive à peu près dans l'ordre moral. La nature n'est point une marâtre de qui nous recevions nos enfans infectés de vices, de défauts, de travers, de préjugés: c'est nous qui les en farcissons. J'ai souvent gémi en rencontrant qui déployoient dès les premiers mois de leur existence, des germes de talent & de perfection, que des peres & meres sans jugement & sans principes, non-seulement ont
négli-

négligé de cultiver, mais qu'ils ont même étouffé cruellement, mettant à la place de ces dons naturels, leur propre ineptie, le système monstrueux de leur absurde crédulité, leurs idées superstitieuses, tout le fatras des contes de magie, de lutins & de revenants, la bassesse de leurs sentimens, la dépravation de leurs goûts, l'iniquité de leurs procédés.

Il faut bien convenir que cette ivraie semée dans le champ de la nature n'en sera extirpée que très-difficilement: mais enfin elle pourra l'être. La source de corruption ne versant plus son poison, l'ame affaïssée sous le poids des fausses maximes, se relevera par son ressort naturel, surtout si un guide sage lui tend la main à propos.

De cette difficulté de réparer le mal qu'a fait dès l'enfance, une éducation défectueuse, ne tirons point des conséquences décourageantes, qui nous empêchent de mettre la main à l'œuvre: concluons en seulement qu'il importe infiniment de ne donner, même à l'homme naissant, que les impressions qu'il lui faudra garder pour toujours.

On traite les enfans comme des êtres sans conséquence: on risque tout devant eux:

exemples dangereux, propos libres, réflexions inconfidérées : il semble qu'ils aient été rendus invulnérables par l'eau du Styx, comme on suppose que l'étoit Achille; tandis qu'au contraire leur ame, aussi délicate que la pellicule qui tapisse leurs chairs, est offensée du moindre attouchement.

C'est grand dommage que la nature ait départi le don de procréer leurs semblables à tant de créatures perverses, qui transmettent avec l'existence, dans les fruits de leurs unions brutales, la contagion des vices dont ils sont eux-mêmes infectés.

Seconde Partie.

J'ai prétendu que les habitudes acquises peuvent céder à des habitudes contraires : je me flate presque de l'avoir prouvé. Eh bien, les passions elles-mêmes sont des habitudes : chacune a commencé comme commence l'embrion de tout animal au moment de sa conception. Ce n'a été qu'un mobile foible & imperceptible, semblable à ce que les anatomistes appellent point failant, *punctum saliens*, qui ne donnoit l'indice de son existence que par un léger battement; avec cette différence même que le battement, si j'ose le dire, de la passion, est d'abord

d'abord intermittent; & ne revient dans les commencemens qu'à des intervalles éloignés. Voilà le moment où il faudroit l'extirper, si elle se trouve être vicieuse. Ce seroit là, s'il m'est permis de le dire, un avortement facile & méritoire. C'est là le cas d'appliquer la maxime:

Principis obsta, serò medicina paratur.

La passion naissante n'acquiert de l'empire qu'autant qu'on lui en laisse acquérir: semblable à ces sujets féditieux que des Souverains tolèrent parce qu'ils les redoutent, & qu'ils ne redoutent que parce qu'ils n'ont pas su s'en faire craindre.

Je fais bien que quand elle a pris de l'accroissement, elle maîtrise celui qui la pouvoit subjuguier. Enchaîné aux pieds de son impérieuse ennemie, il rampe sous elle, & la sert en esclave: il n'en secouera pas le joug s'il n'appelle à son aide des forces auxiliaires. Heureusement pour lui, d'autres passions rivales de la dominante cherchent à gagner le dessus: qu'il les mette aux prises, qu'il les divise, il redeviendra le maître.

Imaginez des boules d'ivoire poussées l'une contre l'autre sur un plan uni: celle-ci prend

la place de celle-là, qui à son tour va en chasser une troisième, puis celle-là une autre: voilà le jeu perpétuel des passions. Quand il s'en élève une au dessus de l'équilibre, pour prendre un degré d'ascendant; le sage qui au milieu du conflit veut conserver son cœur libre, se jette du côté des plus foibles, quitte & reprend successivement un parti, puis l'autre. Au moyen de ce manège, les diverses contendantes sont tour à tour victorieuses & vaincues.

L'homme, sans l'assistance du ciel, n'a pas d'autre moyen pour triompher d'une passion à qui par indolence ou par mollesse, il a laissé prendre trop d'ascendant: mais enfin c'est en avoir un, & qui n'est pas à négliger. On ne taille, on ne brillante le diamant qu'avec le diamant même; comme dans la pratique de la médecine on ne fait guere cesser un mal que par un autre mal: mais enfin on taille des diamans, & l'on guérit des maladies. De même, en faisant tête à une passion par une autre, ou les tient toutes en bride; on les gouverne, au lieu de s'en laisser gouverner. Quelquefois même, sans changer de passion, il suffit de changer d'objet: il en résulte toujours une diversion. Une passion naissante pour Sylvie sera affoiblie si on lui

oppo-

oppose les attraits piquans de Daphné, les charmes engageans de Dorine, les graces d'Olympie, la gaieté de Gelasine, ou l'air majestueux de Lucinde. Plus on multiplie les contrastes, moins on s'engage. Il peut y avoir de la prudence à éviter son ennemi : mais il est plus noble de le braver ; & pour le faire avec sécurité, il faut commencer par s'agguerrir.

Et qu'on ne croye pas que la methode de combattre une passion par l'autre demande un art bien raffiné : le plus souvent elles viennent pour ainsi dire d'elles-mêmes vous offrir leurs services : mettez seulement leurs offres à profit.

Vous connoissez Argyrophile, cet homme célèbre, aussi connu par mille traits d'une basse lésine, que par le brillant de son esprit, la richesse de son imagination, la multiplicité de ses talens, & l'universalité de ses connoissances. Né avec trois mille écus de revenu, que la succession de son frere a doublés, il a passé les deux tiers de sa vie à faire de ses rentes des capitaux ; & ses capitaux sont montés à un demi-million d'écus. Cependant quelquefois un sentiment de pitié pour un malheureux est venu se présenter à son ame : il ne l'a point rejété ; il a suspen-

à la tête d'un corps dont il est le commandant. L'honneur lui ordonne de faire treve à son amour, & d'aller, au lieu de myrtes, cueuillir des lauriers: il obéit sans répliquer, & part au premier son de la trompette. Voilà cette passion si violente qui fubit le joug sans avoir même livré de combat.

Ce qu'on appelle dans un homme offensé le premier mouvement est une fougue impétueuse qu'on a l'indulgence de regarder comme insurmontable. Une certaine férocité de convention a encore ajouté à l'impétuosité de ses mouvemens: le point d'honneur a fait une loi de s'y abandonner; & si la philosophie s'avisait d'en vouloir arrêter la fougue, elle ne préserveroit pas le Philosophe du reproche de lâcheté; on n'entend aucune raison là-dessus; on ne peut sauver son honneur qu'en se livrant, contre ses propres lumieres, à cette rage systématique. Cependant, si c'est dans le palais ou dans le parc d'un souverain que l'offensé a été provoqué, voilà sa fureur enchaînée par la majesté du Prince: il se rappelle à l'instant le respect qu'il doit à son maître: & tout le feu de son premier mouvement s'éteint par ce sentiment, qui n'est pourtant que factice, car la nature avoit créé les hommes égaux. Voilà donc ce premier mouvement, prétendu insurmontable, qu'on

qu'on a furmonté; & si on a pû le vaincre par un motif, qui empêche qu'on ne le puisse par vingt autres? Par exemple la gloire de pardonner en sage à l'agresseur ne vaudroit-elle pas bien l'honneur étrange de l'égorger en furieux?

La manie du jeu, qui au premier aspect sembleroit être une simple habitude indépendante de la nature, qui n'a créé ni cartes ni dés; mais qui en procede néanmoins en tant qu'elle est excitée par la cupidité & qu'elle a le gain pour objet, n'est pas une de celles dont on se défait le plus aisément: elle peut pourtant céder comme une autre à des vues fortes & déterminantes. Tel s'y est livré lorsqu'il n'étoit encore que célibataire qui l'abjure pour toujours, devenu époux & chef de famille.

Un intempérant peut écouter les avis du medecin; & l'amour de la vie peut triompher de la sensualité.

Pour combattre avec succès quelque passion que ce soit, il ne faut que vouloir, mais vouloir avec une résolution constante.

La volonté a plus d'empire sur l'ame que sur le corps: l'ame est sa sujette immédiate, elle est faite pour lui obéir. Le corps est une machine sans intelligence, dont les efforts & le branle semblent n'avoir rien à dé-

mêler avec les ordres de la volonté: cependant, à force de constance, elle l'affujettit, ou le dompte, comme un piqueur dresse les animaux qui servent aux chasseurs de seconds.

Les Faquirs, pour gagner le ciel à leur manière, ou pour le faire gagner aux autres, soumettent leur corps pendant des mois, des années même, à des souffrances, à des déchiremens, à des attitudes forcées, que nous ne croirions pas pouvoir soutenir l'espace d'une heure.

Demosthene articuloit mal: il entreprit de corriger ses organes. Je ne parle pas devant un auditoire à qui j'aye besoin d'apprendre de quel moyen il se servit: le fait est qu'il les corrigea.

Milon de Crotona voulut acquérir une force plus qu'humaine, & il l'acquit: le veau qu'il avoit porté naissant, il parvint, en le portant chaque jour, à le porter à la fin taureau: emblème énergique du pouvoir sans bornes de l'habitude pour accroître l'intensité des facultés même de l'ame.

Avec la constance des Faquirs, de Demosthene & de Milon, on gagnera sur la partie spirituelle, un empire encore plus absolu que celui qu'ont exercé sur les corps ces hommes qui paroissent à nos petites ames des êtres fabuleux. Socrate entre autres nous en four-

nira la preuve. Socrate avouoit qu'il étoit né avec un tempérament à donner dans tous les excès: il fut pourtant le réprimer au point que l'Oracle le déclara le plus sage de tous les hommes. Et de peur qu'on ne croye qu'il faisoit cet aveu pour s'arroger la gloire d'avoir fû dompter la nature, un voyageur moderne, *) physionomiste au point de juger des mœurs d'un homme par l'inspection de sa tête en marbre, dit d'une statue de Socrate qu'il a vûe à Rome, que „la tête en est remarquable pour la débauche „qu'on voit peinte dans ses regards; qu'on „reconnoît dans son air l'empreinte de tous „les vices que ce Philosophe avoue lui même „qu'il avoit eu tant de peine à surmonter:“ mais enfin avec de la peine, il étoit parvenu à se refondre.

Troisieme Partie.

Socrate fit ce qu'il pouvoit faire de plus raisonnable en attaquant ses passions, en s'en prenant à son tempérament personnel: mais il ne combattit pas l'instinct, parce que l'instinct n'a rien de vicieux en soi: on n'a rien à y faire que de le diriger & de l'améliorer. Et la preuve qu'on peut faire l'un & l'autre.

*) Voyage en France, en Italie & aux Isles de l'archipel. Tome III.

& l'autre, je la tire du grand nombre d'hommes qui l'alterent & le corrompent; car la dégradation même prouve qu'on peut le modifier: l'homme de bien l'épure, comme le pervers le corrompt. C'est une argille molle & flexible dont le potier peut faire des vases de toutes formes & de tout usage. C'est un marbre dont le Sculpteur peut faire également un grotesque risible, ou la statue d'un héros.

L'homme, par exemple, que l'instinct conduit se complaît dans son existence: & cependant des milliers d'hommes sacrifient leur vie, les uns pour le service de la patrie, par amour pour la gloire, ou par point d'honneur; d'autres par férocité, par stupidité, par dépit, par ennui de vivre, par puïllanimité.

L'homme par instinct redoute la souffrance: & cependant des milliers d'hommes, ou par constance ou par opiniâreté, ont lassé la rage des bourreaux, plutôt que d'apostasier leur croyance, ou d'abjurer leurs erreurs; plutôt que d'abandonner un usage, quelquefois une mode indifférente en soi.

L'homme par instinct aime la liberté: il y a pourtant eu des milliers d'esclaves volontaires; & il y a dans la moitié de l'Europe, des milliers de moines & de nonnes, qui
se

se sont voués pour la vie, ou à une clôture austere, ou à une obéissance absolue.

L'homme par instinct aime à posséder en propre ce qu'il a : des nations nombreuses ont pourtant cédé à leurs souverains, la propriété de leurs possessions; chaque Religieux y renonce pour sa personne, & ne se réserve qu'un simple usufruit.

L'homme par instinct aime avec fureur ses enfans: cependant il est des peres & des meres qui livrent les leurs à l'esclavage, pour des sommes modiques, quelques uns pour de simples coquilles. Il en est qui pour enrichir les aînés, dépouillent, & lient par des vœux tous les autres à une éternelle pauvreté, à un éternel emprisonnement, à un éternel célibat.

L'homme enfin est porté par instinct à l'amour: cependant des milliers d'hommes, soit par piété, par épargne, ou par indolence, s'abstiennent d'en goûter les plaisirs. Quelques-uns-même à l'aide d'un acier tranchant, se les sont interdits sans retour.

Additionnez tous ces milliers d'hommes qui se jouent à leur gré de l'instinct: vous trouverez que ce sont les dix-neuf vingtièmes de l'espece; vous trouverez même que ce ne sont pas souvent les ames de la meilleure trempe. Il ne faut donc pas pour affoiblir

foiblir la force de l'instinct, des efforts si étranges qu'on se l'imagine. On ne sauroit, dit-on, vaincre la nature. Eh, voilà tous les tiercelets de l'espece humaine qui la subjuguent. On ne peut la réprimer, ajoute-t-on, que pour quelques instans, elle reprend bien-tôt le dessus; chassez-la par la porte, a dit la Fontaine, elle reviendra par la fenêtre. Horace avoit dit avant lui :

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Moi je dis que, quand elle revient, c'est qu'elle n'étoit qu'à moitié domptée. Pourquoi donc, tandis que la plus grande partie du genre humain peut substituer à l'instinct, qui de sa nature est droit & louable, des vues louches, des idées fausses, des préjugés bizarres, des caprices, de la férocité: l'homme sage ne pourroit-il pas, avec des vues plus nettes, des desseins plus justes, des motifs plus forts, le diriger & le redresser, s'il en est besoin? Seroit-ce que nos facultés auroient plus d'énergie & plus d'effet pour le mal que pour le bien? Supposition gratuite, que rien ne justifie. Elles ne prennent cette pente vicieuse que par une corruption accidentelle, qui ne leur est point annexée par la nature.

Je finis en concluant, que quand on ne surmonte pas ses penchans, c'est qu'on ne veut pas les surmonter. On combat contre eux pour la forme, comme feroit une compagnie de bergers galans contre un escadron de bergeres, entre lesquels la bataille sans doute ne feroit pas meurtriere. L'homme aux prises avec son penchant, chérit l'ennemi qu'il attaque, il le ménage, il craint de le blesser, parce qu'il a du foible pour lui; il se tient pour vaincu avant d'avoir disputé sérieusement la victoire.

Qui est-ce qui a mesuré toute l'étendue de ses forces? Il n'y a peut-être pas d'homme au monde dont on ne puisse dire en fait de mœurs & de perfection, qu'il ne fait pas tout ce qu'il pourroit. Celui qui craint de jeûner pendant vingt-quatre heures, pouvoit peut-être jeûner pendant vingt quatre jours. On a des exemples d'hommes qui ont passé des mois entiers sans prendre aucune nourriture.

De petits corps feminins foibles & fluets font sur des théâtres, des tours de force qui étonnent, mais qui ne devroient pas étonner. On en voit porter sur la poitrine jusqu'à 500 livres pesant, ou supporter sur la même partie, une lourde enclume sur laquelle on frappe à coups redoublés. On est stupéfait d'ad-

d'admiration, parce qu'on n'a pas essayé d'en faire autant : mais quiconque voudra le tenter y réussira. C'est la forme arquée de la poitrine qui lui donne cette force. Une vessie soufflée soutiendra sans rompre un aussi grand poids. Un œuf posé sur sa base peut surporter une pression immense.

Ne regardons au moins comme impossible rien de ce qu'un autre homme a pu faire. Il arrive souvent, faute de préparation, d'effort ou de résolution, que le talent manque : mais la faculté ne manquoit pas. Donnez à un laboureur ou à un bucheron, une harangue ou un poëme à faire : ce sera lui imposer une tâche bien supérieure à ses forces : mais dirons-nous pour cela qu'il étoit né incapable de la remplir ?

Heureusement aucune loi n'oblige tous les hommes à être Poëtes ou orateurs : mais la droite raison les oblige tous à combattre leurs habitudes vicieuses, à modérer ou corriger leurs passions, & à diriger leur instinct. Or ce que la droite raison exige est possible. C'est mon dernier argument pour prouver que par un travail constant sur soi-même, on peut se donner non-seulement des habitudes nouvelles, mais, pour ainsi dire, une nouvelle nature.



